



Trauma et événement de corps

Patricia Bosquin-Caroz

Très rapidement je reviendrai¹ sur les apports de Freud concernant la question du traumatisme, afin de vous introduire à un nouvel abord de celui-ci tel que Lacan l'effectue dans son dernier enseignement et que Jacques-Alain Miller poursuit dans ses derniers cours. Je tenterai ensuite de démontrer comment cette nouvelle conceptualisation du traumatisme m'est utile dans l'appréhension de la fin de mon parcours analytique.

L'après-coup, structure du traumatisme

Dans son article de 1896, intitulé « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense »², Freud réaffirme son point de départ concernant l'étiologie de l'hystérie qu'il lie à « l'action traumatique d'expériences vécues ». D'une certaine façon, il prolonge sa réflexion en précisant que ces traumatismes psychiques sont en rapport avec la vie sexuelle infantile. En effet, dans son premier article sur « Les psychonévroses de défense » de 1894³, Freud abordait la névrose hystérique comme une défense contre une représentation sexuelle inacceptable et insupportable au moi. « Dans l'hystérie, la représentation inconciliable est rendue inoffensive par le fait que sa *somme d'excitation est reportée dans le corporel*, processus pour lequel je proposerai le nom de *conversion*. »⁴ À propos de ces représentations ainsi canalisées, Freud évoque encore la formation d'un noyau formé dans un moment traumatique, susceptible de s'accroître à l'occasion de nouvelles infractions et pouvant donner lieu à des conversions pour décharger le trop d'excitation. Ainsi, Freud aborde la question du traumatisme par le biais de

¹ Ce texte est la relation écrite d'une conférence donnée le 17 décembre 2011, dans le cadre de la Section clinique de Bruxelles, dans le cours d'introduction à la lecture de Lacan assuré par Monique Kusnierek et Gil Caroz.

² Freud S., « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 61-82.

³ Freud S., « Les psychonévroses de défense », *op. cit.*, p. 2-14.

⁴ *Ibid.*, p. 4.



l'effraction du sexuel, et définit l'hystérie comme un des modes de défense – par la conversion – contre cet excès d'excitation. Par le biais de la causalité sexuelle animant la constitution du traumatisme, Freud découvre une temporalité propre à celle-ci. Avec le cas Emma, publié en 1896 dans l'ouvrage *La naissance de la psychanalyse*⁵, il fait valoir une temporalité qui n'est ni linéaire, ni mécaniciste de cause à effet, mais ayant la structure de l'après-coup. Il s'agit d'une temporalité en deux temps qui suppose un premier événement constitué comme traumatique par un second événement. Reprenons succinctement le cas d'Emma. Emma ne peut entrer seule dans une boutique, elle en impute la cause à une scène survenue lorsqu'elle avait treize ans. Elle était entrée dans un magasin et avait été surprise par le rire narquois de deux commis. Ils s'étaient moqués de son habillement. Avec l'analyse se révèle une autre causalité, antérieure cette fois à l'événement conscient du rire moqueur. À l'âge de huit ans, elle était entrée deux fois dans la boutique d'un épicier pour y acheter des friandises et le marchand avait porté la main à travers l'étoffe de sa robe sur ses organes génitaux. À l'occasion de son travail associatif, Emma va lier le rire des deux vendeurs au sourire grimaçant dont le marchand avait accompagné son geste. Le rire est le point commun qui relie ces deux scènes. Mais là n'est pourtant pas l'essentiel de ce qui empêche Emma de pénétrer seule dans une boutique. C'est l'émoi sexuel éprouvé qui l'empêche de se rendre seule dans un magasin. Le premier incident n'avait pas lui-même suscité d'affect. C'est dans l'après-coup, souligne Freud, que le souvenir refoulé se transforme en traumatisme, soit après la compréhension nouvelle des faits permise par la puberté. Freud met au centre du traumatisme, la cause sexuelle et, dans sa pratique, il traque le souvenir traumatique, ce qui lui permet de mettre en évidence cette structure d'après-coup constitutive du trauma, mais aussi du refoulement hystérique.

Lacan donnera lui-même toute sa portée à cette structure de l'après-coup, notamment à propos du cas de l'Homme aux loups, dans son texte de 1953 des *Écrits*, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse »⁶. Bien sûr, Lacan pointe l'exigence freudienne d'« une objectivation totale de la preuve tant qu'il s'agit de dater la scène primitive »⁷, mais il relève aussi l'attention portée par Freud, à la « resubjectivation de l'événement »⁸, à ces restructurations qui opèrent après-coup et permettent au sujet de se structurer.

⁵ Freud S., *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956.

⁶ Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 237-322.

⁷ Lacan J., *op. cit.*, p. 256.

⁸ *Ibid.*



Du noyau traumatique à la marque traumatique

Dès le Séminaire *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*⁹, Lacan aborde le traumatisme par le biais de la *tuché*, rencontre traumatique qui ne se produit qu'une seule fois et engage la répétition, retour des signifiants aux fins d'assimiler l'inassimilable gisant au cœur même de cette rencontre. Dans ce séminaire, Lacan articule l'insistance de la chaîne signifiante au réel, soit à ce noyau traumatique inéliminable, impossible à résorber par l'opération du sens. Autrement dit, l'élément impossible à résorber par la représentation signifiante est ici conçu comme ce qui fait le moteur de la répétition, de cette réitération des signifiants qui ratent la Chose. Le réel est ce qui échappe à la remémoration de l'événement traumatique et aux remaniements après-coup « de ce qui a manqué à faire vérité »¹⁰ pour un sujet.

À la fin de son enseignement, Lacan reviendra sur cette question du noyau traumatique pour faire valoir cette fois l'incidence traumatique de *lalangue* même. Dans son Séminaire « L'insu... », il avance : « Freud délire, juste ce qu'il faut, car il s'imagine que le vrai, c'est ce qu'il appelle, lui, le noyau traumatique »¹¹. Lacan, oppose à la supposée existence d'un noyau traumatique dont on s'approcherait à parler dans l'association libre, « la roulure » de la langue. « Il n'y a que la roulure », dit-il, c'est-à-dire « l'apprentissage subi d'une langue » qu'il écrit en un mot : *lalangue*. À la prévalence de la fonction de vérité, Lacan substitue le « bouillon de langage », le « bouillon de culture ». Dans cette même leçon, il fait valoir l'impact du traumatisme de *lalangue*, pas tant à rechercher du côté des effets de sens, mais plutôt du côté des effets de jouissance : quelle qu'elle soit, *lalangue* est une obscénité. Ce terme désigne ce qui précède la structure du langage, laquelle lui donnera ensuite sens. *Lalangue*, c'est la lallation de la langue, sa jaculation, sa matérialité sonore, ce qui s'entend avant le sens.

À la fin d'une analyse, quelque chose de cet ordre s'attrape, quelque chose qui a marqué le *parlêtre* – celui qui parle et est parlé –, précédant le sens œdipien et relevant plutôt de l'impact des mots sur le corps, du choc des mots sur le corps ou « percussion des mots sur le corps », comme le formule J.-A. Miller dans son dernier cours, « L'Être et l'Un »¹². Le corps ici n'est pas à entendre en tant que corps spéculaire, mais comme substance jouissante. Ainsi,

⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 53-54.

¹⁰ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2008-2009, inédit.

¹¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une bévée s'aile à mourre », leçon du 18 avril 1977, inédit.

¹² Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « L'Être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2010-2011, inédit.



l'événement traumatique serait davantage à appréhender comme un événement de corps. Il ouvrirait, comme J.-A. Miller le disait déjà dans son cours « L'expérience du réel dans la cure analytique »¹³, à l'incidence de la langue sur l'être parlant, et plus précisément sur son corps. L'affection essentielle serait l'affection traçante de la langue sur le corps et le sinthome, le circuit de la répétition déclenché par un événement de corps. Ce dernier ferait de cette marque contingente un *ne cesse plus de s'écrire*, soit une réitération de cette marque première ne cessant plus.

Ça ne veut pas dire que l'analyse se passe du sens et de la recherche de vérité. Il s'agit de faire vérité de ce qui a été et ce qui a manqué à faire vérité, soit les traumatismes, c'est-à-dire ce qui a fait trou et que Lacan nommera *troumatismes*, comme le spécifie J.-A. Miller dans son cours « Choses de finesse »¹⁴. Il s'agit dans une analyse de *faire venir le discours à ce qui n'a pas pu y prendre rang*... Cela étant dit, l'expérience psychanalytique telle que la conçoit Lacan à la fin de son enseignement et telle que J.-A. Miller la formalise aujourd'hui, est poussée au-delà des révélations de l'inconscient et de leurs remaniements, au-delà du repérage des identifications qui organisent la fenêtre fantasmatique par où le sujet regarde le monde. Ainsi, ce qui est isolé à la fin d'une expérience analytique concernerait davantage la façon dont le corps se jouit, jouit du signifiant qui l'a marqué, percuté, et lui a imprimé un mode de jouir singulier.

Une marque contingente et ses effets d'affect

Cette appréhension du choc de *lalangue* sur le corps a, de fait, scandé la fin d'un long parcours analytique qui s'est effectué avec deux analystes et en trois temps. En effet, ce parcours s'est achevé sur l'appréhension de ce qui avait fait trauma dans mon rapport à l'Autre, entendez à la langue maternelle en tant que *lalangue*.

Ce qui avait fait trauma relevait d'un événement de discours contingent dont le *parlêtre* avait fait la marque, le tampon d'un mode de jouir qui ne cesserait plus. Cet événement de discours concernait un énoncé proféré par l'Autre maternel, qui avait surgi en fin d'analyse dans les associations de l'analysante, comme s'il avait toujours été présent, mais sans avoir été réellement pris en compte jusque-là dans sa valeur traumatique. Il s'agissait d'une phrase peu touchée par le processus analytique – lequel vise par la remémoration des souvenirs infantiles, à en atténuer l'excès de charge émotionnelle. Cet énoncé se présentait comme ayant une

¹³ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « L'expérience du réel dans la cure analytique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, inédit.

¹⁴ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Choses de finesse en psychanalyse », *op. cit.*



certaine valeur de fixité. Mais de quelle fixité s'agissait-il ? Si le processus analytique vise à fracturer la fixité de la signification fantasmatique orientant le mode de jouir d'un sujet, peut-on, dans ce cas, parler de fixité sinthomatique ? Celle qui ne se traverse pas, ne se fracture pas, mais s'isole au terme d'un procédé de réduction ?

Je fais ici référence à un énoncé maternel : « il n'y avait pas de place pour toi », lequel indexait une modalité du ravage maternel. Cette phrase, prononcée par ma mère bien après l'événement traumatique auquel cet énoncé se référait, avait jailli à la suite d'un rêve rapporté à l'analyste, mettant en scène le laisser tomber maternel. Ce qui m'avait bouleversée dans ce rêve concernait essentiellement la voix de ma mère, voix qui m'avait – dans le rêve – laissée à mon tour sans voix. En effet, il y avait dans cette voix quelque chose d'inqualifiable, d'innommable que je cherchais dans la séance à nommer. C'est dans ce fil que cette phrase s'imposa, comme une évidence, comme un *c'est ça*, au moment où je la proférai à haute voix ! Cet énoncé – « Il n'y avait pas de place pour toi » – se rapportait à une scène de mon enfance où j'avais, d'une certaine façon, été laissée en plan. Il fut cueilli par l'analyste qui fit ce constat : c'est un trauma.

Cette émergence permit ensuite une désactivation, un désamorçage d'une jouissance se présentant comme un reste symptomatique, soit une forme de bovarysme que je cultivais depuis mon adolescence, susceptible de reconfiguration. J'avais d'ailleurs repris une toute dernière tranche d'analyse (la troisième), car je restais aux prises avec ce reste intouché par une longue analyse où le fantasme avait été traversé et le mode de jouir oral pulsionnel isolé. Le surgissement de cet énoncé avait surtout fait retentir cette fois une valeur de jouissance que drainait *lalangue* maternelle et que je dénommais *désinvolture*.

Cette désinvolture était le mot trouvé lors de mon premier témoignage de passe pour qualifier une jouissance indicible, qui s'était manifestée dans ce rêve et que condensait la voix maternelle. Ce mot dénommait ce qui, de *lalangue*, avait percuté, marqué le corps du *parlêtre*. La désinvolture désignait une façon de faire, une façon de dire qu'authentifiait cette phrase dite à la légère d'une mère à sa fille : « Il n'y avait pas de place pour toi ». Si cet énoncé fait d'une certaine façon écho au drame de la position typique de l'exclusion hystérique – nous allons y revenir – il n'en est pas moins pour autant corrélé à un événement de corps, le laissé tomber. C'est cet événement de corps qui a fini par s'isoler à la fin de l'analyse, comme détaché de tout sens œdipien, mais comme corrélé à ce simple énoncé contingent condensant la désinvolture de l'Autre ayant marqué le *parlêtre*, en lui imprimant un mode de jouir sur le versant de l'humeur d'allure mélancolique. C'est cette percussion du corps par *lalangue* qui



allait être isolée comme telle, comme reste irréductible susceptible d'être désactivé. La désactivation obtenue m'autorisa à franchir le pas de la passe.

De la phrase fantasmatique impersonnelle au trauma singulier

Aujourd'hui, je vous propose de revenir plus précisément sur cet énoncé maternel isolé en fin de parcours analytique. Était-ce un énoncé que j'avais méconnu durant toutes ces années d'analyse et qui se révélait enfin au bout d'un long processus de levée du refoulement ? Certainement pas. Cette phrase m'avait toujours accompagnée comme une ombre. Elle faisait bel et bien partie de mon histoire, une histoire banale d'une mère qui préfère ses garçons à sa fille. Seulement, cet énoncé changea de valeur au cours de l'analyse pour finalement porter une charge libidinale nouvelle.

Au cours d'une première analyse, j'avais souvent évoqué le souvenir d'une scène marquante de mon enfance à laquelle cette phrase « il n'y avait pas de place pour toi », se rapportait. Alors âgée de cinq ou six ans, j'avais été laissée aux bons soins de la dame de ménage de ma mère durant une longue période de vacances, pendant que celle-ci effectuait un voyage avec mon père et mes jeunes frères. Docile, je n'en avais pas fait un drame. De fait, il n'y avait pas de place pour moi dans cette conjoncture, puisque nous étions trois enfants et qu'il n'y avait de place que pour deux. C'était une évidence que je n'avais pas contestée.

Telle était la logique maternelle, familiale même, puisque entérinée par mon père qui n'avait dit mot. Tout cela avait eu lieu sans faire de vague, même mon séjour chez cette dame, sauf un détail : le rire moqueur d'un jeune homme handicapé et privé de la motricité de ses jambes, m'avait surprise dans mes jeux d'enfant solitaire.

On peut dire, qu'après-coup, ce regard moqueur d'un homme infirme avait eu l'impact de transformer en dommage réel un événement contingent. L'infirme, dorénavant, ce serait, celle qui faisait tache dans le tableau familial. En effet, ce regard moqueur eut pour conséquence d'exacerber le choix phallique de ma mère dont j'avais été exclue. La privation féminine se révélerait douloureuse. Autrement dit, si j'avais été écartée, c'était parce que j'étais une fille, soit celle qui n'avait pas ce qu'il fallait pour faire partie du voyage. Se dévoilait là, de façon fulgurante, la préférence phallique de ma mère avec laquelle je n'aurais plus de cesse de me confronter. Ma mère préférait les hommes. Mais après tout, quoi de plus légitime pour une femme !

Ma première analyse allait mettre en relief la revendication phallique que j'avais adressée, enfant, à ma mère, ensuite aux hommes. Quant à mon père, d'une certaine façon absent, car très occupé à sauver et restaurer l'idéal paternel mis à mal, je m'en détournerai, pour un



temps. Je m'adresserai à celui que mes prières tenteraient de faire répondre, choisi sur le modèle paternel du sauveur sacrifié, le Christ. Ainsi, depuis l'enfance et jusqu'à la fin de mon adolescence, je devins une jeune femme pieuse. Ma première tranche d'analyse me permit de repérer l'identification christique qui donnerait plus tard son support au fantasme : une femme est sacrifiée. On pourrait dire que ce traumatisme infantile, remémoré dans la cure, avait trouvé là à se supplanter, à se métaphoriser grâce à l'appui pris sur cette identification sacrificielle. Ce qui avait fait trauma se présentait surtout sur le versant de la privation féminine, que vérifiait d'ailleurs la version de la féminité qui m'avait été transmise : être une femme, c'est être une pauvre femme. La construction du fantasme, une femme est offerte en sacrifice, sous le regard d'un père impuissant, allait ensuite donner son cadre à la jouissance sacrificielle, sublimation de la privation féminine.

Cette construction du fantasme se scellerait au cours d'une première expérience de la passe par laquelle je devins membre de l'École. Ce fantasme se traverserait ensuite à la faveur d'une interprétation du second analyste : « Mais bien sûr, vous êtes ce jeune homme mis à mort ! » Interprétation qui fit, dans un premier temps, vaciller l'identification phallique au père impuissant et qui permit, dans un second temps, de mettre au jour le mouvement pulsionnel oral qui animait une demande d'amour insatiable adressée au père, à l'homme aimé et ensuite à l'analyste.

À propos cette fois de cette phrase, « une femme est offerte en sacrifice », Éric Laurent animant un moment d'enseignement de la passe à Bruxelles en mai dernier, faisait valoir la différence entre d'une part, la phrase fantasmatique, impersonnelle – laquelle condense une série d'énoncés en souffrance qui ont réussi à se dire dans l'expérience, ce qu'on nomme le fantasme fondamental, et d'autre part, le trauma fondamental – qualifié pour ma part des termes de désinvolture maternelle. La *désinvolture* est un nom, cette fois singulier, donné au trauma du laissé tomber. Dans ce mot, on entend, faisait remarquer É. Laurent, cette racine de l'*involtura*, l'enveloppement, dont l'envers serait un laissé tomber. Donc, d'une part, au bout d'un premier processus analytique, on a un concept impersonnel, une phrase fantasmatique qui se construit, se diffracte, puis se traverse, et d'autre part, à la fin d'une seconde expérience, un trauma singulier qui s'isole, ne se traverse pas, mais qui, pour ma part, se désactivera.

Le fantasme du sacrifice ou le trauma du « désenveloppement », n'ont pas la même valeur de jouissance. Le sacrifice, prend pour le sujet une valeur phallique, il y a là une récupération d'un *plus-de-jouir*, tandis que le trauma, rapporté ici à la désinvolture de l'Autre, est corrélé au pur événement de corps, soit au laissé tomber. C'est à cet affect que le deuxième



mouvement de la cure allait *in fine* me reconduire. La deuxième analyse, avait encore souligné É. Laurent, a de ce point de vue un petit effet de contre-analyse. J'ajouterai, pas de contre-analyse sans analyse.

Dans le fond, on pourrait dire que le trauma de l'exclusion hystérique allait finalement être ramené à la racine de l'événement de corps, à ce qui dans le corps répondait par une sensation de chute ou de vertige. Le phénomène du vertige avait dans un premier temps indexé ce qui s'isolait comme laissé tomber. Celui-ci s'était manifesté à la fin du dernier parcours analytique, alors qu'avait résonné dans une ultime séance, le silence de l'Autre. Silence que je ne comblais plus en faisant manger à l'Autre le drame de mon histoire. En effet, je m'étais tue et n'attendais plus que l'analyste parle. C'est dans ce moment où résonnait le silence que s'était manifesté ce phénomène du vertige, qui me permit ensuite d'appréhender ce qui avait motivé ma parole analysante : faire bouffer de l'émotion à l'analyste et ainsi le faire vibrer, le faire répondre en le faisant vibrer.

Cela étant dit, comme je l'ai déjà souligné, ce n'était pas encore fini, puisque je revins voir cet analyste plus d'un an après ce moment de fin. J'étais alors aux prises avec ce reste symptomatique, une humeur d'allure mélancolique qui me rattrapait. À l'époque, il m'arrivait même de tomber brutalement (phénomène transitoire), mais surtout, de me sentir laissée tomber. Je n'étais donc pas satisfaite de cette fin- là. Je repris mon travail analysant alors que j'avais désinvesti l'inconscient transférentiel dont je n'attendais plus qu'il me délivre le sens de mon symptôme.

Au bout d'une année, durant laquelle l'analyste me renvoyait sans cesse au savoir déjà extrait de ma cure, je fis ce rêve inédit où ma mère m'annonçait avec une insouciance déconcertante qu'elle abandonnait mari et enfants. À sa suite, me revinrent plusieurs souvenirs mettant en scène le laissé tomber maternel et cette phrase qui en avait accompagné l'un d'eux : « Il n'y avait pas de place pour toi. » Cet énoncé maternel, bien connu, n'avait pourtant pas encore pris toute sa portée libidinale. En effet, ce qui allait s'isoler ici, relevait davantage de la rencontre contingente avec la désinvolture du mode de parler maternel, qui avait marqué le *parlêtre*, au point de lui imprimer un mode-de-jouir *mélancoliforme* de l'inconscient, avec lequel il colmaterait la rencontre manquée avec le partenaire amoureux.

C'est ça, l'évènement de corps qui allait s'isoler, l'impact d'un dire ou plutôt d'une façon de dire, sur le corps qui eut ensuite des effets de jouissance. En effet, j'avais fait de la rencontre contingente avec la désinvolture de l'Autre, nécessité. Je me nourrissais du rien, être rien pour l'Autre. J'avais transformé une exclusion contingente en exclusion symptomatique



susceptible de se répéter. La désactivation obtenue en fin d'analyse est une façon de qualifier le désamorçage d'une répétition, itération du même.

Cet énoncé, et d'autres noms qui me qualifiaient tels que celui de Cendrillon, émergeaient à la fin du parcours analytique, alors que le sens œdipien s'était pourtant épuisé, mais comme indexant cette fois une jouissance hors sens. Ils se présentaient comme des S_1 désarticulés, coupés du sens. Le constat de l'analyste, « c'est un trauma », isolerait l'effet dans le corps d'énoncés traumatiques, désamorçant du même coup leur impact.